

Mémoires de la Société
dunkerquoise pour
l'encouragement des
sciences, des lettres et des
arts

Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts. Auteur du texte. Mémoires de la Société dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts. 1911.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

CARNET DE ROUTE

de

Pierre-François Bryselbout

Voltigeur au 2^e Bataillon du 99^e Régiment d'Infanterie

PAR

E. BOUCHET

Vice-Président de la Société

I

En exhumant des cahiers de Pierre-François Bryselbout, il y a quelques mois, deux poésies qualifiées par moi de *populaires* parce qu'elles sont l'œuvre spontanée d'un soldat, j'ai pris l'engagement envers la *Société Dunkerquoise* de revenir sur le « Carnet de Route » légué à ses enfants par Pierre-François-Cornil Bryselbout, voltigeur au 2^e bataillon du 99^e d'infanterie.

Je voudrais aujourd'hui tenir ma parole et pourtant, au moment de prendre la plume, je me demande si ces pages où un petit troupier de France a noté quelques-uns de ses souvenirs, méritent de retenir l'attention d'autrui autant qu'elles ont attiré la mienne.

Je ne me fais, en effet, aucune illusion sur leur mérite intrinsèque ; elles n'offrent certainement pas l'intérêt

documentaire qui ajoute tant de prix aux confidences des vétérans de la République ou de l'épopée napoléonienne et nul ne songera, je présume, à les comparer aux « Commentaires d'un Soldat » de Paul de Molène. Je ne prétends même pas qu'elles apportent quelque contribution nouvelle à l'histoire militaire du Second Empire ; mais, malgré toutes ces restrictions, j'estime qu'elles méritent de prendre place dans les *Mémoires* de notre Société.

Nos jeunes générations pacifistes, qui les recherchent avec passion, lisent avidement ces écrits de soldats. Elles s'étonnent que, au cours de leurs pérégrinations à travers toute l'Europe, les militaires de la fin du XVIII^{me} siècle et du premier quart du XIX^{me} aient trouvé le temps, à quelque degré de la hiérarchie qu'ils soient parvenus, de rédiger tant de « Journaux de Marche » et de « Carnets de Route », ou que, plus tard, durant les loisirs que leur laissait la mise en demi-solde, ils aient eu les souvenirs assez présents pour rédiger des *Mémoires*.

A la réflexion la surprise s'atténue.

Les *Conscrits de l'An II*, comme les désigne Victor Hugo, et, après eux, ceux qui répondirent à l'appel de la France en armes, furent témoins ou acteurs dans de si grands événements qu'une même pensée jaillit de l'esprit de beaucoup d'entre eux : celle de fixer leurs souvenirs. Tous ceux qui combattaient alors, en dépit des vicissitudes de la Fortune qu'ils subirent, ne pouvaient-ils pas dire comme César :

Veni, Vidi, Vici

et plus d'un même, parmi les généraux, lorsqu'ils songeaient à leurs campagnes, ajouter ces mots que Virgile prête à Enée :

Et quorum pars magna fui

Depuis lors la vie militaire est devenue moins poignante, les guerres, moins longues, moins fréquentes, n'ont plus été que des épisodes dans l'existence du soldat et, seule, la tragique campagne de 1870 a fait surgir toute une littérature de « Carnets de Route » et de « Journaux de Marche ». Rien de plus naturel. Ceux qui avaient lutté, peiné moralement et physiquement, ceux qui, par leurs efforts, ont sauvé, comme on l'a si bien dit, l'honneur de la France, ceux-là, bien moins par égoïsme que par un noble sentiment de solidarité envers leurs compagnons d'armes et d'élan patriotique, ceux-là ont raconté ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont fait.

Désormais cette branche si vigoureuse de littérature militaire, s'il m'est permis d'accoupler ces deux mots, se desséchera.

Avec le service à court terme qui réduit au minimum le temps de présence du soldat sous les drapeaux, avec le recrutement régional qui le retient dans son pays d'origine, avec les permissions fréquentes qui lui donnent le loisir de prendre souvent place au foyer familial, bien rares sont ceux qui songent aujourd'hui à relater les incidents monotones de la vie de caserne ; les seuls qui auraient une signification sont ceux que l'on ne raconte point. Nos soldats contemporains n'ont aucune raison de se montrer prolixes ; tout au plus les *coloniaux* peuvent avoir la tentation de raconter leurs séjours à la Nouvelle-Calédonie, leurs campagnes au Tonkin, au Dahomey, à Madagascar.

Les troupiers du Second Empire n'étaient guère plus prodigues de confidences ; si quelques officiers ont fixé leurs impressions, les témoignages des soldats de cette époque sont beaucoup plus rares. C'est pour cela qu'il nous a paru intéressant de recueillir le « Carnet de Route » d'un représentant de la vieille armée d'avant 1870, de

l'armée qui a combattu en Afrique, en Italie, en Chine et au Mexique.

II

Le 99^{me} de Ligne

Je n'ai pas à vous présenter ici de nouveau Pierre-François-Cornil Bryselbout. J'ai consigné le peu de renseignements que j'ai pu recueillir sur son compte en exhumant les poésies qu'il avait précieusement copiées dans son Chansonnier. On se souvient que, appelé au service, il fut incorporé au 99^{me} d'infanterie.

Il y avait peu de temps que les hommes de ce corps portaient sur leurs shakos et sur les boutons de leurs tuniques ce numéro 99 ; mais il y avait bien longtemps que l'armée française comptait déjà dans ses rangs un 99^e de ligne dont nos soldats d'aujourd'hui perpétuent les traditions.

Dans le passé, en effet, l'*Historique* du corps le rattache, sous l'ancienne monarchie, au *Régiment de Royal-Deux-Ponts* ⁽¹⁾, levé en 1758, devenu en 1791, le 99^e. Nous le voyons alors figurer avec honneur dans les armées de la République et de l'Empire, comme en témoignent les inscriptions de son drapeau :

Marengo 1800 — Wagram 1809 — La Moskova 1812

Le régiment disparut à la Restauration (1815), mais il

(1) A titre de curiosité, nous donnons ici les quelques lignes consacrées par le lieutenant-colonel Belhomme au « Royal Deux-Ponts », lors de sa formation. (*Histoire de l'Infanterie Française*, T. III, p. 113), parce qu'elles indiquent sa constitution et son uniforme primitif :

« Le 19 février 1757 fut créé le régiment allemand de Royal Deux Ponts ayant » 3 bataillons de 6 compagnies à 113 hommes. Son uniforme consista en un habit » bleu céleste avec collet et parements cramoisis, doublure, brandebourgs et » boutons blancs, une veste et une culotte blanches. Les drapeaux avaient deux » carrés violets et deux cramoisis. »

devait, en 1856, renaître de ses cendres. A cette époque l'infanterie française comptait 75 régiments de ligne et 25 régiments d'infanterie légère. Ceux-ci furent assimilés à ceux-là et prenant rang à leur suite reçurent les Nos de 76 à 100.

En raison de cette mesure, le 24^{me} léger institué par une ordonnance royale du 29 septembre 1840, au moment où les complications de la politique extérieure inspirèrent des craintes de guerre et engagèrent le Gouvernement de Juillet à accroître nos forces militaires, devint le 99^{me} d'infanterie (1^{er} janvier 1856).

Le séjour du régiment en Algérie remontait à une année.

Une grande partie de l'armée d'Afrique avait été dirigée sur la Crimée et avait été remplacée en Algérie par des troupes venues de France. Le 24^{me} léger avait été de celles-là.

Le régiment dont la portion principale tenait, comme aujourd'hui, garnison à Lyon et dont le dépôt se trouvait à Neuf-Brisach, avait reçu l'ordre de se rendre en Algérie. Transportés par les voies rapides, comme on disait alors, c'est-à-dire, à titre exceptionnel, par chemin de fer, les bataillons actifs s'étaient rendus à Marseille et Toulon. C'est de ce point qu'ils furent transportés à Alger puis Philippeville. Partis de Lyon en deux fractions les 4 et 5 mars 1855, le régiment que deux bâtiments, le *Phlégeton* et le *Montézuma* avaient conduit dans notre grande colonie, atteignirent leur destination le 16 et le 29. Le *Phlégeton*, assailli par un gros temps, fut contraint de relâcher à Port-Mahon et reçut des avaries assez graves pour qu'il fallût transborder sur la corvette le *Tage* les compagnies du 99^{me} destinées à Philippeville.

Officiers et soldats montraient quelque mécontente-

ment d'avoir à tenir garnison dans la province de Constantine et enviaient les troupes qui combattaient en Crimée. Cela est évident pour qui lit entre les lignes l'*Ordre* que le colonel Goudailler de Tugny adressa à ses bataillons avant le débarquement.

Après les avoir engagés à persévérer dans une exacte discipline qui les aidera à supporter avec " courage " et " résignation " la nouvelle vie de fatigues et de privations qui, à compter de ce jour, va être leur partage, il ajoute :

« Quelques-uns parmi vous avaient sans doute rêvé
 » des succès plus brillants sur une autre terre ; le sort
 » ne l'a pas voulu, mais qu'ils se consolent en pensant
 » qu'ici comme là-bas ils ont à porter haut le drapeau
 » du régiment et qu'ainsi ils serviront encore notre belle
 » France. » ⁽¹⁾

Le colonel avait raison de le dire, sur le théâtre moins en vue de la terre africaine en se battant tantôt ici, tantôt là, on servait utilement la " belle France ".

Sur le sol algérien, — surtout au cours des années 1855, 1856, 1857 — et en particulier dans la province de Constantine à laquelle le 99^{me} avait été affecté, nos soldats maniaient tour à tour la pioche et le fusil sans repos ni trêve ; nos régiments, à l'exemple des légions romaines, traçaient des routes à travers le pays ou, reprenant les armes, contenaient des tribus mal soumises, réprimaient des soulèvements.

(1) A notre demande, M. le colonel Doury, commandant le 99^e d'infanterie, et M. le commandant Moustardier ont bien voulu nous communiquer un extrait de l'« Historique manuscrit » du régiment qui nous a permis de contrôler les assertions généralement exactes de Bryselbout, mais surtout d'identifier les noms de lieux qu'il estropie souvent. De plus, M. le commandant Moustardier a pris obligeamment la peine de relire notre travail, le crayon à la main. Que ces deux officiers veuillent bien agréer l'expression de notre sincère gratitude.

Depuis la soumission d'Abd-el-Kâder, le siège de Zaatcha et la prise de Laghouat, la période la plus active de la lutte était terminée ; seule la Kabylie constituait un centre sérieux de résistance : dans cette région couverte de montagnes élevées et difficilement accessibles, des tribus belliqueuses et puissantes se croyaient suffisamment protégées par les obstacles naturels pour échapper à notre domination.

Depuis plusieurs années le gouvernement s'attachait à enserrer de proche en proche les Kabyles en faisant effectuer aux troupes une série d'opérations par des colonnes volantes. De mai à juillet 1856, est rassemblée une division sous les ordres du général Massiat et dont le 99^{me} fait partie ; c'est la colonne dite des Babords chargée de châtier les Guetchoula ; le 2 juin, à l'affaire d'Aïoun Sultan (les Eaux du Sultan), le régiment se distingua.

III

L'Armée du Second Empire

Pour n'être pas comparable à la guerre de Crimée dont la France venait de suivre les angoissantes péripéties avec un intérêt passionné, la guerre d'Afrique n'était exempte ni de fatigues ni même de dangers ; celles-ci comme ceux-là n'apparaissaient guère aux Dunkerquois et il y a fort à parier que les parents de Bryselbout furent délivrés d'une grosse inquiétude lorsqu'ils apprirent par sa feuille de route que le jeune homme était incorporé au 99^{me} de ligne. Le régiment se trouvait en Algérie, c'est vrai, mais on ne savait pas ce qu'il y faisait, en tout cas il ne s'agissait pas, pour le conscrit, d'affronter le terrible canon des Russes ni de connaître les tranchées de Sébastopol. Le traité de Paris se signait en ce moment et la

destination indiquée était, jusqu'à nouvel ordre, Neuf-Brisach à la porte de Colmar. C'est là que le dépôt du 99^{me} de ligne tenait garnison.

L'autorité militaire, fidèle à une routine que nous avons payé cher en 1870, se préoccupait peu de rapprocher des portions principales des corps leurs dépôts difficiles à déplacer ; on disposait pendant 7 ans de la vie du soldat et le temps ne comptait pas. Ainsi les hommes, avant même d'entrer dans le rang, avaient-ils de longues étapes à franchir, puis, une fois dégrossis, d'énormes distances à parcourir avant de rejoindre la portion principale du corps où ils étaient appelés à servir.

Sans doute, ces randonnées à travers la France, jointes aux changements fréquents de garnison (les régiments restaient rarement plus de trois années dans la même ville), faisaient de nos soldats d'intrépides marcheurs et les avaient dotés d'une grande endurance à supporter la fatigue et, dans une certaine mesure, ils se transformaient tous, par suite de leur genre de vie, en soldats de métier.

“ Soldat de métier ” est, croyons-nous, une expression dont on a beaucoup abusé, en l'employant avec une signification dénigrante, pour qualifier l'armée du Second Empire sous prétexte que cette armée comptait dans ses rangs certains éléments qui, par leurs défauts ou plutôt leurs travers, rappelaient le troupier de l'armée de l'ancien Régime et le “ Grognard ” de Napoléon.

Il faudrait pourtant se garder des généralisations hâtives et s'entendre sur le sens à donner à ces mots : “ Soldat de métier ”. L'expérience l'a démontré depuis : le “ Soldat de métier ” est indispensable à la bonne constitution de l'armée puisque, plus on réduit le temps

de service, plus on cherche à retenir sous les drapeaux certains de nos éléments militaires par des primes et des avantages matériels ou honorifiques de divers genres.!

Or, il n'est pas inutile de le rappeler ici, on peut dire qu'avant la refonte de nos institutions militaires esquissée, ou plutôt voulue, par le maréchal Niel, et effectuée après la guerre de 1870, tout conscrit astreint par le sort à 7 ans de présence sous les drapeaux devenait, par ce fait même, un " Soldat de métier ".

Parmi les jeunes gens qui, chaque année, rejoignent leur corps, certains renonceront définitivement à leur profession première, ils feront de la caserne leur foyer, du régiment leur famille. Quelques-uns, l'élite, parvenait à l'épaulette ; d'autres bornaient leur ambition aux galons de sous-officier, avec l'espoir de recevoir, avant l'heure de la retraite, la médaille militaire ; enfin la masse, pliée à la routine d'une vie monotone exempte des soucis du lendemain, fournissait à la caisse de dotation de l'armée les remplaçants dont elle avait besoin ; ce sont ces derniers, retenus sous les drapeaux par l'appât d'une prime, qui ont justifié des critiques qu'on a trop facilement étendues à toute l'armée.

Les " mauvais numéros ", les conscrits " partis pour leur sort ", comme on disait, constituaient la plus grande partie de nos forces militaires. La majorité de ces jeunes gens ne quittaient pas le pays natal sans espoir de retour, ils comptaient bien y revenir plus tard, lâcher le fusil pour reprendre l'outil qu'ils avaient appris à manier, la profession qu'ils avaient choisie ; mais, presque toujours, bercés de rêves de gloire, avec l'insouciance de leur âge, ils envisageaient sans effroi leur service militaire ; le chagrin qu'ils éprouvaient au départ se dissipait peu à peu le long des grandes routes, puis le régiment s'emparait d'eux et, à leur tour, pris dans

l'engrenage, courbés par la discipline, ils étaient, eux aussi, des " Soldats de métier ". Au bout de 7 ans ils rentraient dans leurs foyers, fiers d'un galon sur la manche, fiers, plus simplement parfois, de l'épaulette de laine jaune du voltigeur, de l'épaulette de laine rouge du grenadier qui les classait dans les compagnies d'élite. Rentrés dans la vie civile, ces bons soldats devenaient de bons citoyens ; moins entichés de leurs droits, plus pénétrés de leurs devoirs, ils ne considéraient pas la caserne comme un lieu d'abomination et un enfer ; au contraire, comme la distance et le souvenir poétisent toutes choses, ils se complaisaient à évoquer le temps où ils y avaient vécu, puis, s'ils avaient fait campagne, durant les longues soirées d'hiver, ils aimaient, comme Bryselbout, à raconter leurs hauts faits, en Crimée, en Italie, en Chine, au Mexique.

Voilà quel était le soldat du Second Empire. Pierre-François-Cornil Bryselbout était de ceux-là.

IV

Par Monts et par Vaux

Revenons à notre conscrit. Autant dire que nous ne l'avons jamais oublié, car les réflexions qui précèdent nous ont été suggérées par la lecture de son journal.

Donner le titre de " Journal " aux feuillets que nous exhumons est peut-être bien téméraire ; celui de " Notes " leur conviendrait sans doute mieux, car on n'y retrouve que la mention de quelques épisodes de la vie militaire de l'auteur ; mais le titre de " Journal " signale dès l'abord le soin attentif avec lequel Bryselbout a suivi la succession chronologique des incidents dont il a voulu conserver le souvenir.

Au moment où il s'éloigne de Dunkerque, Bryselbout a 20 ans ; il a toute l'insouciance de la jeunesse et, illettré comme il est, il serait fort empêché de traduire les sentiments qu'il éprouve. Il ne s'en soucie guère du reste ; mais il n'est pas d'homme, si peu cultivé qu'il soit, qui ne possède un don personnel, une qualité distinctive ; or l'esprit net et précis de Bryselbout conserve la mémoire fidèle des lieux qu'il a traversés. Lorsque plus tard, à l'école régimentaire, il aura appris, je ne dis pas à écrire, mais à tenir une plume, distraction pour laquelle il éprouve un vif attrait, il ne campera pas dans un village (durant la campagne d'Italie par exemple), sans en coucher le nom sur ses tablettes et l'accompagnera d'une mention qui sera pour lui un memento. A la première période de sa carrière militaire, il se bornera à y consigner les noms des villes qu'il aura traversées.

On se souvient comment les conscrits rejoignaient, il y a soixante ans, les corps qui leur étaient assignés. Ils avaient rarement la faculté d'user des chemins de fer ; s'ils employaient les "voies rapides" pour rejoindre la ville assez voisine de leur pays d'origine où ils se rassemblaient en groupes plus ou moins nombreux, c'était ensuite par étapes, sous la conduite d'un gradé venu à sa rencontre, que la petite troupe, grossie en cours de route par de nouveaux arrivants, se rendait au dépôt.

Le "Carnet de Route" de notre compatriote débute par l'énumération des étapes pédestrement franchies à partir de Lille, qui séparent Dunkerque de Colmar. Il n'est pas sans intérêt de les connaître et remarquez que le jeune homme qui faisait son apprentissage de fantassin, prend bien soin de noter, chaque jour, le nombre de kilomètres parcourus entre son point de départ et son point d'arrivée.

Voici son relevé :

Parti de chez moi le 3 avril 1856 en chemin de fer de Dunkerque pour me rendre à Lille ; arrivé le même jour. Parti de Lille le 5 avril pour me rendre au dépôt du 99^{me} de ligne en garnison à Neuf-Brisach (Haut-Rhin), en passant par les étapes désignées ci-après :

5 avril	Lille	
» »	Douai	43
6 »	Cambrai	23
7 »	Saint-Quentin	29
8 »	La Fère	24
9 »	(Séjour)	
10 »	Laon	20
11 »	Corbeny	19
12 »	Reims	27
13 »	Suippes	40
14 »	(Séjour)	
15 »	Sainte-Menehould	37
16 »	Verdun	39
17 »	Woel	33
18 »	Pont-à-Mousson	27
19 »	(Séjour)	
20 »	Nancy	25
21 »	Lunéville	24
22 »	Baccarat	20
23 »	Saint-Dié	19
24 »	(Séjour)	
25 »	Sainte-Marie-aux-Mines ..	20
26 »	Colmar	28
27 »	Neuf-Brisach	15

Voici enfin Bryselbout rendu à destination ; dans la petite forteresse alsacienne il s'initie aux charmes de la vie militaire et aux beautés du maniement d'armes ; mais ce début d'une existence nouvelle ne lui paraît sans

doute pas digne d'être rappelé et, quand il reprend la plume, c'est pour indiquer un changement de garnison.

Les bureaux de l'Administration Militaire avaient fini par comprendre que décidément, en Alsace, le dépôt du 99^{me} était trop éloigné de la portion principale du corps réparti entre Constantine et les postes environnants ; on résolut donc de rapprocher le 4^e bataillon de la mer.

Au cours du mois de juin 1856, l'ordre parvient au dépôt du 99^e de se rendre par étapes de Neuf-Brisach à Saint-Hippolyte-du-Fort, petite ville de l'arrondissement du Vigan (Gard), aux sources de la Vidourle ; il y existait des casernements construits sous Louis XIV pour abriter des troupes chargées de contenir les protestants des Cévennes.

La mise en route s'effectua le 19 juin 1856. Bryselbout qui avait délaissé son carnet, le reprend pour y noter les étapes successives que parcoururent les soldats jusqu'à leur nouvelle destination. Nous transcrivons en relevant une erreur de notre compatriote. Par suite d'une réorganisation récente (16 avril 1856), le régiment avait été constitué à 3 bataillons de 8 compagnies et un dépôt auquel le carnet continue à donner le nom de 4^e bataillon. Nous lisons en effet :

Itinéraire que le 4^e bataillon a suivi pour se rendre à Saint-Hippolyte (Gard).

19 juin	Colmar.....	16
20 »	Cernay.....	35
21 »	Belfort.....	35
22 »	Isle-sur-le-Doubs.....	23
23 »	(Séjour).....	
24 »	Bâume-les-Dames.....	28
25 »	Besançon.....	37
26 «	Quingey.....	24

27	juin	Arbois.....	24
28	»	Lons-le-Saulnier.....	43
29	»	Saint-Amour.....	31
30	»	(Séjour).....	
1 ^{er}	juillet	Bourg-en-Bresse.....	32
2	»	Meximieux.....	35
3	»	(Séjour).....	
4	»	Lyon.....	36
5	»	Vienne.....	28
6	»	Serrières.....	28
7	»	Tournon.....	32
8	»	(Séjour).....	
9	»	La Voulte-sur-Rhône....	31
10	»	Privas.....	20
11	»	Saint-Ambroix.....	28
12	»	Alais.....	33
13	»	Saint-Hippolyte.....	

Bryselbout ne devait plus faire un long séjour au dépôt ; il était désigné pour faire partie d'un détachement appelé à rejoindre la portion principale du régiment en Afrique et se mettait en route le 14 octobre 1856 à destination de Marseille en passant par les localités suivantes :

14	octobre	Départ.....	
15	»	Sommières.....	42
16	»	Nismes.....	28
17	»	Arles.....	28
18	»	Salon.....	22
19	»	Aix.....	26
20	»	Marseille.....	10

Ici le carnet ne contient que cette courte mention :

Resté 6 jours.

suivie de celle-ci :

27 octobre. Embarqué pour l'Afrique.

Bryselbout était encore bien laconique ; deux ans plus tard, en 1859, lorsqu'en Italie, il séjournera dans une grande ville comme Marseille, il ne manquera pas de confier au papier des impressions plus détaillées, mais, sans doute, il y a trop peu de temps encore qu'il suit les leçons du moniteur de l'école régimentaire pour construire des phrases ; il continue donc son énumération d'étapes sans donner aucun renseignement sur la traversée ni même nommer le bâtiment qui l'a transporté :

31	octobre	Débarquement à Philippeville	
1 ^{er}	novembre	(Séjour)	
2	»	Aïn-Djoun (?) (Saimdoum)	42
3	»	L'Ile Rouge (Djeziratel Hamra) (?)	34
4	»	Constantine	42
		(3 heures pour monter la montagne)	
5	»	Dromone (?)	42
6	»	Mila	43
7	»	Aïn Yakout (ou mieux La Neyrite)	44
9	»	Arrivée à Batna ⁽¹⁾	

V

En Afrique.

A partir du moment où Bryselbout a mis le pied sur la terre d'Afrique, ses notes, tout en conservant la même précision, deviennent un peu moins laconiques.

Le climat africain l'éprouve dès son arrivée et il ne passe pas impunément, presque sans transition, de Neuf-Brisach à Batna, car éprouvé sans doute par les fièvres d'Afrique, il écrit :

(1) Certains de ces noms mal écrits par Bryselbout sont à identifier exactement. Voici textuellement comment il les donne : 1° Philippeville, 2° Saimdoum, 3° Ile Rouge, 4° Constantine, 5° Dromone, 6° Milina, 7° Nyagerite, 8° Batna.

L'étape du 8 novembre n'est pas indiquée.

Rentré à l'hôpital le 11 dudit (mois de Novembre) ; resté (à l'hôpital) 27 jours ; sorti le 8 Décembre.

Parti pour Lambèse.

Revenu à Batna le 17 Décembre.

Cette simple notule, si insignifiante qu'elle paraisse, nous apporte pourtant une preuve des habitudes d'inintelligence routinière de l'administration militaire du temps. Voici un troupier qui sort de l'hôpital ; sa compagnie est en garnison à Lambèse et on le dirige sur Lambèse sans songer qu'il serait beaucoup plus simple et plus économique de le garder à Batna où cette compagnie revient le 17 décembre, c'est-à-dire neuf jours après.

A un autre point de vue, les lignes qui suivent immédiatement ne sont pas moins caractéristiques. Je copie :

J'ai reçu une lettre de chez moi que ma mère est morte le 3 octobre, avec un certificat là dedans et une reconnaissance de 10 francs.

Voilà qui peint sur le vif l'état d'âme du troupier d'il y a cinquante ans. Je ne veux pas dire par là que la perte de sa mère n'ait pas été cruellement ressentie par Bryselbout, mais le pays natal était loin, la famille absente dont on avait rarement des nouvelles. Notre compatriote n'échappait pas à l'envahissement de l'égoïsme qui, favorisé par le service à long terme, se développait chez tous les soldats, et je me demande si le "certificat" ou bon de poste qui accompagnait la triste nouvelle, ne contribua pas à la rendre moins pénible.

Bryselbout ne met aucune insistance à noter ses affaires personnelles ; il se soucie bien davantage d'indiquer, comme il l'a fait précédemment, les marches et contre-marches de son bataillon, mais le brave

troupier a beaucoup de mal à prononcer le nom des localités arabes qu'il traverse et bien plus encore à les écrire ; on déchiffrerait difficilement son grimoire sans le secours de l' " Historique " du 99^{me} qui résume ainsi les faits :

Le 12 avril 1857, le 1^{er} bataillon, désigné pour prendre part à l'expédition de la Kabylie, laisse à Batna ses 5^e et 6^e compagnies et part à dix heures du matin sous le commandement du chef de bataillon Bertrand, avec un effectif de 19 officiers et 661 sous-officiers et soldats. Il arrive le 15 à Constantine, en repart le 17 et vient s'établir, le 21, au camp de *M'Zaourou*. Le 7 mai, il se rend à *Aïn-Fondès*. Le 21, il va rejoindre dans la plaine de *Myès-el-Noung* deux autres bataillons des 70^e et 72^e et forme avec eux une colonne placée sous les ordres du colonel de Magadel.

Depuis son arrivée au camp de *M'Zaourou* jusqu'au 27 mai, le 99^e a été employé aux travaux de la route de Sétif à *Djyelli*.

L' " Historique " du régiment se trouve ici, en tous points, confirmé par les notes de Bryselbout. On y lit :

Parti de Batna pour la colonne, le jour de Pâques à 10 heures du matin et fait 44 kilomètres pour aller à *Nyagoute* (?) puis à *Milina* et à *Dromène* (?)

Resté à Constantine deux jours. Là nous avons reçu des vivres pour sept jours et nous sommes partis en faisant trois étapes, pour la *Fontaine Chaude*. (Peut-être *Aïn-el-Hammam*).

Nous sommes restés quinze jours à travailler dans ce camp au milieu des rochers pour faire un passage aux mulets de la colonne.

De là nous sommes partis pour un autre camp à un jour de marche où nous sommes restés huit jours à travailler ; nous étions logés dans un cimetière arabe.

De là nous sommes partis pour rejoindre les 70^e et 71^e régiments de ligne, le 3^e régiment de zouaves et la Légion étrangère et là nous sommes restés trois jours tous les régiments ensemble.

On voit que, sauf pour les noms propres que Bryselbout écorche abominablement, son récit concorde avec celui de l' " Historique " ; mais voici maintenant un détail que le document officiel ne mentionne pas :

Nous sommes partis tous seuls pour aller travailler dans un camp avec le commandant Bertrand (que notre troupier, l'esprit hanté par un souvenir dunkerquois, a bien soin d'écrire *Bertram*), et là, nous sommes passés près de *BABORDDOU* où les Arabes ont pendu le fils d'un général qui était adjudant.

Je présume qu'il faut lire : « Nous sommes passés près d'un bordj où les Arabes ont pendu le fils d'un général qui était adjudant. »

Il nous faut maintenant revenir à l' " Historique du 99^e " et en citer un paragraphe ainsi conçu :

Le 28, la colonne, renforcée de trois autres bataillons, prend la direction de Bougie. Le 30, elle arrive à Sebt des Beni-Sliman, point de concentration de la colonne expéditionnaire commandée par le général Massiat, dont elle forme la 1^{re} brigade. La 2^{me} est commandée par le colonel des Marets. Cette colonne expéditionnaire construit la route de Sétif à Bougie qui est terminée le 18 juin.

Le 19, les deux brigades se dirigent sur Akbou par des routes différentes. Elles se réunissent le 24 à Akbou, mamelon situé dans la vallée de l'Oued Sahel où elles séjournent les 25 et 26.

Les mêmes faits sont rappelés à sa manière dans ses notes par notre compatriote ; il dit en deux lignes :

Nous sommes partis pour le camp de Sebt (qu'il écrit *Sept*), et là nous avons encore été réunis tous ensemble puis, tous ensemble, nous sommes allés au camp d'Akbou où nous sommes restés quatre jours.

C'est du moins ce qui ressort de la comparaison de notre texte du carnet avec celui de l' " Historique ", car le brave troupiier est à ce point brouillé avec les noms arabes qu'il prononce de travers et qu'il écrit comme il les prononce, que nous serions bien empêché de déchiffrer son grimoire si un récit correct ne nous servait de guide. Ne méprisons pourtant point ce " Journal de Route ", il lui arrive de compléter parfois, en en confirmant l'exactitude, la relation officielle, à condition de les rapprocher constamment l'un de l'autre. C'est pourquoi nous reprenons ici le récit de l' " Historique " : la poudre va parler, le 99^e va contribuer à la prise du col de Chellata et à l'attaque du village de M'Zien :

Le 27, elles se mettent en mouvement à 7 heures du matin, la 2^e forme tête de colonne. Après quatre heures de marche et une grand'halte de deux heures, la colonne monte au col de Chellata dont toutes les crêtes garnies de retranchements en pierre, sont occupées par les Kabyles. A 4 heures du soir la 2^e brigade s'est rendue maîtresse des positions situées en avant et à gauche du col. A 5 heures, la 1^{re} brigade fait face à droite et enlève le pic de Tizibert. Le bataillon du 99^e qui a servi de soutien à cette brigade, établit son bivouac sur la position conquise.

Le 29, le village de M'Zien est attaqué par trois bataillons de la 1^{re} brigade. Celui du 99^e forme la gauche de ce détachement. Les grenadiers, soutenus par la 1^{re} compagnie de fusillers, sont déployés en avant du bataillon dont les voltigeurs flanquent la gauche. La ligne de retranchements est enlevée au pas de course par les grenadiers qui s'élancent sur

les Kabyles au milieu d'une grêle de balles et les rejettent au-delà du village. La colonne suit le mouvement et occupe solidement M'Zien, dont elle commence la destruction. Sur la gauche, les voltigeurs maintiennent les Kabyles, qui, favorisés par leur supériorité numérique et les avantages du terrain, essaient de les rejeter dans le fond de la vallée. Ils conservent leur position pendant deux heures, malgré tous les efforts que l'ennemi fait pour les déloger.

A 10 heures du matin, le bataillon se retire, après avoir détruit le village. La compagnie de voltigeurs, qui a donné dans ce combat les preuves du plus grand dévouement, est chargée de soutenir la retraite rendue fort difficile par la poursuite de l'ennemi et par la nature du terrain à traverser. Le bataillon a eu 1 officier blessé, 7 sous-officiers et soldats tués et 42 blessés.

Cet extrait de l' " Historique " va nous permettre de comprendre le récit de Bryselbout qui était bien suffisant pour ranimer ses souvenirs, mais dont la clarté est le moindre défaut. Écoutons notre troupier :

Nous sommes restés là (au camp d'Akbou) pendant quatre jours.

Le quatrième jour, nous avions, le matin, commencé à faire la soupe quand on a sonné à l'ordre de lever le camp et de faire le sac dans une demi-heure pour aller au feu au col de Chellata sans manger la soupe.

Nous avons fait une grand'halte sur un petit plateau où nous avons fait le café.

Les chasseurs à pied se sont mis à chercher les Arabes dans les broussailles, tandis qu'au 71^e, ils ont commencé le feu ; nous, nous avons suivi pour soutenir la retraite.

Nous sommes montés sur la montagne et le premier ouvrage que j'ai fait, ça a été de trouver un Arabe qui était mort ; à quatre, nous l'avons *foutu* du haut en bas.

Là, 27 et 28, nous avons fait le café et la soupe avec de la neige et de l'eau gelée trouvée dans un trou de la montagne. Nous avons commencé par chercher du bois pour faire ce café et nous en avons trouvé dans le ruisseau de Lebre (?) qui passe entre les pierres, et, tout de même, en brûlant un mouchoir de poche, nous avons mis une heure pour allumer du feu.

Le 29, nous sommes sortis à 4 heures du matin sans prendre quelque chose, avec un morceau de biscuit dans notre poche et nous sommes rentrés à 10 heures du matin.

Là, sur cette montagne, nous avons souffert du froid entre le 28 et le 29 car nous étions sans tentes ; notre habit était la capote avec notre pantalon de toile qui avait été tout trempé par la chaleur dans le jour et gelait la nuit. Sur ces pierres nous ne pouvions dormir de la nuit quoique bien fatigués par la marche, aussi dans quel état nous trouvions-nous, cela pouvait bien se comprendre.

Le lendemain, nous avons eu besoin de beaucoup de courage pour chercher les sacs que les Arabes avaient emmenés avec les mulets. Nous sommes descendus et nous avons mis deux heures pour remonter, n'ayant trouvé qu'un sac de rien. Alors nous avons fait un frichti de riz et de sucre avec de l'eau et nous avons passé la journée comme ça.

Le lendemain nous sommes sortis à 4 heures du matin sans prendre le café, avec un morceau de biscuit dans la poche et nous nous sommes déployés en tirailleurs contre les Arabes.

Aussi longtemps qu'on se battait en marchant de l'avant, cela allait bien, mais lorsque nous avons commencé à battre en retraite, les Arabes se sont mis à sortir et c'était comme une grêle de balles qui tombait à nos pieds ; ils sont venus jusqu'au camp pour nous faire sortir, mais il n'y eut pas moyen et nous sommes rentrés à dix heures du matin.

Coupons ici le récit d'une simple réflexion ; il semble que Bryselbout, préoccupé surtout de fixer le souvenir

des souffrances qu'il a endurées sur les sommets de l'Aurès, ait confondu les dates et que les derniers faits se rapportent au combat de M'Zien, à moins que ces lignes ne se rapportent à des mouvements à peine mentionnés en ces termes par l' " Historique " :

Le 30, le 99^e garde le camp pendant l'attaque du village d'Aït-Azzis. Le 2 juillet il escorte un convoi de blessés jusqu'à Zaouïa Chellata et le lendemain il ramène un convoi de poudre au camp. Le 16, toute la colonne va occuper le col d'Akfadou et l'expédition se termine le 20 par la soumission de toutes les tribus insurgées.

A vrai dire, il me semble bien que c'est ainsi qu'il convient d'interpréter la relation que nous exhumons, car nulle part on ne trouve en défaut l'imperturbable mémoire de Bryselbout.

Ainsi on lit maintenant dans l' " Historique " :

La 1^{re} brigade part immédiatement et arrive le 26 à Sétif où elle est dissoute. Le bataillon du 99^e est mis en route pour se rendre à Batna en passant par Guidjel, Aïn-Akirch, Aïn-Taoutcert, Oum Ehiour, Ianach et Djerma. Il rentre à Batna le 4 août à 9 heures du matin.

La relation de notre compatriote concorde avec le document officiel, elle y ajoute même quelques détails au sujet du retour du régiment.

Nous sommes encore restés au camp depuis le 27 juin jusqu'au 11 juillet. Le général Mac-Mahon a traversé les montagnes du Djurdjura et dans une demi-heure il y avait mis 32 villages en feu ; il avait tiré avec des boulets rouges. On n'entendait aucun coup de fusil. De là on voyait sortir les Arabes qui criaient pour se rendre, et, au bout d'une heure de temps les deux généraux parlèrent ensemble dans une tour de gendarmes maures, et ils sont venus se rendre.

Le 15 juillet, nous sommes partis de là pour aller sur le col d'Akfadou et en descendant pour arriver au camp d'Akbou, je crus mourir de faiblesse car nous avons doublé l'étape pour y arriver. Je crevais de chaleur, je suis tombé et suis resté au moins dix minutes sans pouvoir me relever. Nous avons fait une étape et, à midi, nous sommes repartis pour en faire une seconde et nous sommes arrivés à 7 heures du soir.

Le lendemain, nous sommes partis à 4 heures du matin et nous avons monté toute la demi-journée, puis nous sommes restés là quatre jours ; tous les Arabes s'étaient rendus sans se battre.

Nous sommes partis pour Sétif et nous avons fait 4 étapes.

A notre arrivée, nous avons fait le tour de la ville et il y avait peut-être bien 2000 Arabes qui faisaient la fusillade et la fantasia avec des chevaux et des feux de peloton.

Là nous avons fait séjour, puis nous sommes partis pour Batna où nous sommes restés un mois et nous sommes partis pour Lambèse ; nous y sommes demeurés jusqu'au mois de mars, où nous sommes allés camper sur la route de Constantine à travailler.

Au bout de 3 mois nous sommes rentrés à Lambèse, où nous sommes restés jusqu'au mois de septembre 1857 avant de rentrer en caserne à Batna.

Tous les mouvements du bataillon dans lequel Bryselbout était incorporé sont ici indiqués avec une précision qui ne laisse rien à désirer ; il est donc inutile de se reporter à l' " Historique du 99^e " ; mais, au mois de février 1858, on jugea utile de constituer une colonne mobile pour montrer notre drapeau dans le Sud et pour réprimer les méfaits de quelques tribus pillardes. Placé sous les ordres du général Desvaux, ce petit corps se composait de :

9 compagnies d'infanterie,
4 escadrons de cavalerie,
1 section d'artillerie,
1 détachement du génie,
1 section d'ambulance.

Bryselbout ne participe pas à cette prise d'armes, qui fut extrêmement pénible par suite du manque d'eau et des difficultés de la marche dans des terrains sablonneux des confins du désert, des chotts et des broussailles. La colonne fut dissoute le 1^{er} avril 1858, et les compagnies d'élite du 99^e, qui y avaient participé, rentrèrent, le 5, à Batna.

Quelques mois plus tard, en novembre, elles furent appelées à exécuter une nouvelle randonnée ; il s'agissait cette fois, pour la France, de prendre définitivement possession de la région de l'Aurès et de réprimer les dernières velléités de révolte que manifestaient les populations kabyles.

Après différentes opérations préliminaires sur lesquelles nous n'avons pas à insister, la colonne est définitivement constituée sous les ordres du général Desvaux, en deux brigades, au camp de Chetmah à la date du 9 janvier 1859 ; l'une des brigades est commandée par le colonel de Lacroix, la seconde par le colonel Chabron, le lieutenant-colonel Franck est à la tête d'un corps de réserve. Le 99^e de ligne est à la 1^{re} brigade (1 bataillon), avec un bataillon du 71^e, un du 3^e tirailleurs et un peloton de chasseurs d'Afrique.

Pas plus cette fois que quelques mois auparavant, Bryselbout n'avait été désigné pour quitter Batna, mais il venait d'être incorporé dans la compagnie d'élite de voltigeurs du 2^e bataillon et, comme tout honneur se paye, il dut rejoindre la colonne en marche. Il était donc

compris dans le petit groupe de soldats dont l' " Historique " du régiment parle en ces termes :

Le 31 (Décembre 1858), le lieutenant-colonel Compérat du 99^e amène 58 grenadiers et voltigeurs récemment nommés pour renforcer les quatre compagnies d'élite.

Maintenant et après ces explications nécessaires, revenons à notre petit carnet :

Je suis passé à la compagnie de voltigeurs, le 25 décembre et suis parti pour rejoindre la colonne marchant contre Si-Sadock ⁽¹⁾ qui volait tout aux autres Arabes autour de Biskra au camp de Chesna la gauche de Biskra.

Nous sommes partis de là le 9 janvier dans les montagnes des Oressen (lire de l'Aurès).

L' " Historique " du 99^e raconte le début de la campagne en ces termes :

La colonne se dirige sur Gartach en passant par l'oasis de Si-Kilt et traverse près des montagnes le lit de l'Oued-Biraz. A midi elle établit son camp au nord-ouest de Gartah.

Le 11, la colonne se dirige vers l'est en longeant le pied des montagnes et, après avoir parcouru 10 kilomètres, elle tourne vers le nord pour entrer dans le massif montagneux par la brèche de l'Oues-Fedj-el-Ma. Après la grand'halte, elle suit pendant une heure environ les sinuosités du cours de cette rivière coulant entre des montagnes taillées à pic. Elle trouve bientôt des pentes moins raides qui lui permettent de s'élever sur le plateau de l'Oued-el-Fidj-el-Ma où elle établit son camp.

Le 12, elle arrive à l'Oued-Zita, après avoir franchi trois torrents et fait provision d'eau à la grand'halte.

(1) Bryselbout écorche les noms propres comme les noms de lieux : de Si-Sadock il fait Si-a-doux.

Mais le lendemain on allait entamer des opérations plus sérieuses : il fallut deux jours de lutttes pour se rendre maîtres des positions où les Kabyles avaient concentré leurs forces ; ce ne fut pas sans peine que nos troupes franchirent le col de Teniet-el-Ahmar (col Rouge), et s'emparèrent du village de El-Ksar dont le nom même, le Château, indique l'importance. Dans ses notes en style informe Bryselbout, qui ignore la réserve à laquelle est tenu un récit officiel, donne sur les excès qui marquèrent cette prise de possession, des détails qui ne sont pas dépourvus d'intérêt :

Le 13, on a commencé le feu contre les Arabes ; ce fut un jour de fatigue ; après avoir monté et tourné deux heures le sac au dos, nous avons pris le pas gymnastique pendant une demi-heure, puis, à partir de 4 heures du soir, nous avons eu encore trois heures à marcher ; nous avons pris trois Arabes blessés, et, en arrivant au camp, on leur a coupé la tête.

Le lendemain, 14 janvier 1859, nous sommes partis de nouveau à la recherche des Arabes ; nous sommes arrivés au pied de la montagne où il y avait bien 13.000 Arabes tandis que nous n'étions que 5.000 hommes qui restions sans tirer un coup de fusil, car ils n'ont pas voulu donner.

Nous n'avons pas été contents de cela ; alors nous avons commencé à chercher les bestiaux dans les maisons, les troupeaux de moutons et de chèvres, puis nous avons pillé un village entier, brûlant tout, coupant les arbres de palmiers et les Arabes sont venus se rendre.

L' " Historique " du 99^e éclaire certaines parties peu compréhensibles de ce récit ; nous y lisons :

Le 13, (la colonne) elle se porte vers le nord et oblique à l'est après une heure de marche pour franchir le col de Teniet-el-Ahmar. Ce col est dominé à gauche par un rocher presque à

pic ; à droite, le terrain forme plusieurs étages successifs séparés les uns des autres par des pentes fort raides. Pour enlever ces positions masquées par un épais brouillard, le général Desvaux dispose trois colonnes sur le bord du torrent. Celle du centre est formée par le bataillon du 99^{me}. Chaque colonne est précédée par ses francs-tireurs placés sur l'autre rive du torrent. Mais le brouillard s'étant dissipé, on s'aperçoit que le pic de gauche est seul occupé par un poste ennemi. La colonne franchit alors le col en ordre de marche et les Arabes menacés d'être tournés, se hâtent d'abandonner leurs positions.

Après une halte de deux heures, la colonne se remet en marche. Le goum suit la crête des hauteurs sur la gauche et en chasse les postes ennemis. Au bout d'une heure et demie, les zouaves qui forment l'avant-garde, atteignent un col dominé à gauche par le piton de Ponnégaline. Ils enlèvent cette hauteur au pas de charge et poursuivent vivement les Arabes. Le 71^e et le 99^e qui arrivent à ce moment, déposent leurs sacs et rejoignent les zouaves au pas gymnastique, mais ils arrivent trop tard pour prendre part à l'action. La colonne continuant sa marche descend dans l'Oued Djedda et campe près du village de Tiboudjerin. Le 14, elle va attaquer El Ksar, foyer de l'insurrection. Le 99^e fournit l'avant-garde. Après avoir fait une lieue, la colonne se masse à deux kilomètres d'El Ksar, dans la vallée, pendant que le goum occupe les hauteurs sur les deux versants.

Après la prise d'El-Ksar qui porte un coup terrible à l'insurrection, les tribus kabyles, découragées, se dispersent, tout le versant méridional de l'Aurès fait sa soumission ; désormais il n'y aura plus de véritables opérations de guerre, la colonne se bornera à faire quelques marches pénibles à travers les oasis de la région saharienne ou dans les montagnes qui la bordent. Tout cela intéresse assez peu Bryselbout, aussi son carnet de route devient-il de plus en plus laconique.

Le 20 janvier, Si-Sadock est pris, Bryselbout se borne à écrire cette simple mention :

Nous sommes retournés à Biskra avec le cheik Si-a-doux et seulement 89 prisonniers y compris le chef des voleurs. Auparavant nous étions restés cinq ou six jours au camp.

Ici les souvenirs de notre voltigeur s'embrouillent ; en rapprochant de son carnet le récit de l' " Historique " du régiment, on voit que sa compagnie n'accompagna pas les captifs jusqu'à Biskra, mais rejoignit le gros de la colonne avec laquelle elle continua l'expédition, ce que le carnet se contente de mentionner par ces mots :

Avec cela nous avons tourné derrière la montagne et là nous avons souffert du froid et de la faim.

Ces souffrances physiques sont restées dans la mémoire de Bryselbout beaucoup plus que celui d'incidents plus sérieux et il dit :

Entre le 8 et le 9 février, nous étions de grand'garde et nous étions montés sur la montagne ; il tomba de la neige toute la journée et nous étions forcés de camper ; mais, à 3 heures, le général donna l'ordre de descendre parce que, dans la rivière, en une demi-heure, l'eau était montée de 2 pieds. En descendant, nous avons traversé l'eau. Nous avons couché sur le bord de la rivière et nous avons été forcés de rester là sur les pierres car l'eau passait entre nous ⁽¹⁾.

Le lendemain, nos vêtements étaient gelés car il avait fait bien froid pendant la nuit et, en décampant le matin il n'y avait pas moyen de plier les tentes à cause de la froidure.

Nous sommes partis de là pour Biskra où nous étions rentrés au bout de quatre jours.

(1) Cette rivière est l'Oued el Abiod.

En partant de la deuxième étape nous avons traversé la rivière treize fois dans la matinée. Pour tout dire, il faisait toujours bien froid.

Nous sommes rentrés à Batna le 20 février 1859.

Ainsi se terminèrent les opérations militaires de la campagne de la Kabylie ; après les avoir résumées, l'auteur de l' " Historique " termine le chapitre qu'il leur consacre en ces termes :

Le 99^{me}, qui pendant les marches les plus pénibles dans un pays très tourmenté n'a pas laissé un seul homme en arrière, est vivement félicité par le général Desvaux pour l'entrain, la vigueur et la discipline dont il a fait preuve au cours de cette expédition.

Le régiment ne devait plus faire un long séjour sur la terre d'Afrique et il ne semble pas que les quelques mois qu'il devait encore y passer aient laissé une trace bien profonde dans la mémoire de Bryselbout ; il se contente de dire dans son Carnet :

Là (à Batna), nous sommes restés un mois et demi et, de là, nous sommes partis pour Constantine. Nous y étions campés sur le Champ de Sidi Mabrouck, (Bryselbout, comme bien d'autres troupiers sans doute, transforme ce nom en *Sidi-Malbrouck*), où nous sommes demeurés deux mois au travail à faire une butte pour la cible, puis de là nous sommes partis pour Philippeville et nous nous sommes embarqués à Stora.

C'est par ces simples mots et sans phrase que notre compatriote mentionne que le 99^e doit regagner l'Europe où on le fait revenir pour entrer dans la composition du 5^e corps de l'armée d'Italie dans la guerre que la France engage contre l'Autriche.

Le 5^e corps placé sous les ordres du prince Napoléon, est formé de deux divisions ; le général d'Autemarre

d'Hervillié commande la première où le 99^e fait partie de la 2^e brigade (général Corréard) avec le 93^e d'infanterie.

Soit qu'on se méfiât des talents militaires de l'Altesse qui le commandait, soit qu'on lui eût surtout, selon toute vraisemblance, confié en France un rôle plutôt politique, le 5^e corps n'eut pas à combattre, il eut pour mission de protéger le flanc de l'armée et d'occuper les villes de la Toscane. Il ne faut pas conclure de là, bien au contraire, que le Carnet de route de Bryselbout soit dénué d'intérêt ; son esprit judicieux et observateur lui suggère des remarques curieuses, celles qu'un " petit pioupiou " peut faire au passage et qu'il exprime simplement telles qu'elles lui viennent. Dans les notes qu'il a prises au jour le jour on trouve la trace des impressions qu'éprouvait un Voltigeur de l'Armée d'Italie en 1859. Bryselbout est plus maître de sa plume, si les fautes d'orthographe sont encore innombrables, la phrase est plus libre et plus dégagée ; il nous suffira presque toujours de lui laisser la parole, les rapprochements avec l' " Historique " du régiment serviront bien moins à corriger ses erreurs que montrer combien sa mémoire est fidèle.

Tout autre préambule est inutile, nous commençons :

V

La Campagne de 1859 en Italie

STORA (Afrique). — *Embarquement. La Traversée.* — Embarqués, le 26 mai 1859, sur le vaisseau à hélices de première classe nommé *La Dryade*. Nous avons fait le voyage avec une bonne mer et un temps très calme, sans aucun accident. Débarqués au bout de deux jours et deux nuits au port de Gênes (Piémont).